



HAL
open science

Des fictions créatrices : les identités nationales

Anne-Marie Thiesse

► **To cite this version:**

Anne-Marie Thiesse. Des fictions créatrices : les identités nationales. *Romantisme : la revue du dix-neuvième siècle*, 2000, De la représentation, histoire et littérature., 30 (110), pp.51-62. <10.3406/roman.2000.953>. <hal-02955984>

HAL Id: hal-02955984

<https://hal.science/hal-02955984v1>

Submitted on 2 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Des fictions créatrices : les identités nationales

Mme Anne-Marie Thiesse

Résumé

L'avènement des nations en Europe, à partir de la fin du XVIII^e siècle, correspond à des mutations politiques et économiques. Mais la formation des nations a été préparée par la création culturelle des identités nationales, références construites pour devenir support d'une conscience collective. Écrivains, artistes, érudits ont élaboré les patrimoines culturels et symboliques nationaux, selon un modèle transnational. C'est à travers des échanges constants d'idées et de savoir-faire qu'ont été forgés les principaux éléments des identités nationales (langue, historiographie, paysage, monuments historiques, folklore). the constant exchange of ideas and know-how that the main elements of national identity lan guage historiography landscape historic monuments and folklore were forged

Abstract

The advent of nations in Europe from the end of the 18th century corresponded with the political and economie changes occurring at the time. However, the way had been paved for the formation of these nations by the cultural creation of national identifies, references that had been constructed to support a collective conscience. Writers, artists and scholars had developed cultural patrimony and a national system of symbols based on a transnational model. It is via the constant exchange of ideas and know-how that the main elements of national identity (language, historiography, landscape, historie monuments and folklore) were forged.

Citer ce document / Cite this document :

Thiesse Anne-Marie. Des fictions créatrices : les identités nationales. In: Romantisme, 2000, n°110. De la représentation, histoire et littérature. pp. 51-62;

doi : <https://doi.org/10.3406/roman.2000.953>

https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_2000_num_30_110_953

Fichier pdf généré le 02/04/2018

Des fictions créatrices : les identités nationales

« Quand le royaume de la représentation
est révolutionné, la réalité ne résiste
pas. »

(Hegel, Lettre à Niethammer, 28 octobre 1808)¹

Au cours du XIX^e siècle s'est opérée la conversion de l'Europe des princes à l'Europe des nations. Avant d'être une transformation de la cartographie étatique, le changement a été une mutation radicale des représentations. L'avènement des États-nations a été préparé par l'élaboration d'un système d'identités collectives entièrement nouveau. L'existence d'identités nationales fortes ne fait aujourd'hui aucun doute; bien plus ces identités nationales qui semblent irréductibles et ancrées dans les profondeurs de l'histoire paraissent constituer l'obstacle majeur à toute Union du continent. Pourtant ces identités nationales n'existaient pas en 1800. Leur création fut l'un des grands chantiers européens du XIX^e siècle, auquel participèrent massivement intellectuels, artistes et écrivains². Paradoxe majeur : les diverses identités nationales ont été forgées dans le cadre d'intenses échanges internationaux, dont le résultat fut la détermination d'un modèle commun de production des différences.

Qu'est ce qu'une nation ?

Selon un *topos* constitué à la fin du XIX^e siècle et récemment réactivé, il y aurait deux conceptions antagonistes de la nation. L'une serait issue de la Révolution, l'autre du romantisme. La première, dite française, serait rationnelle et progressiste; la seconde, qualifiée d'allemande, serait fondée sur l'émotion et réactionnaire. D'un côté donc l'expression de la libre volonté d'adhésion à une entité politique (la nation comme « plébiscite renouvelé de tous les jours »³), de l'autre la soumission à un déterminisme organiciste (la nation comme *Volksgeist* issu du sang et du sol). Fallacieuse opposition : l'une et l'autre conception furent à l'œuvre dans la construction des diverses nations, même si leurs poids respectifs furent variables selon les contextes politiques et sociaux. Cette double référence est en fait au cœur même de l'idée moderne de nation, telle qu'elle s'esquisse en Europe de l'Ouest au milieu du XVIII^e

1. *Briefe von und an Hegel*, herausgestellt von Johannes Hoffmeister, Hamburg, Felix Meiser, 1952, Band I, S. 253.

2. Voir Anne-Marie Thiesse, *La Création des identités nationales – Europe, XVIII^e-XX^e siècle*, Seuil, 1999.

3. La formule « l'existence de la nation est un plébiscite renouvelé de tous les jours » est empruntée à la célèbre conférence « Qu'est-ce qu'une nation? », prononcée le 11 mars 1882 en Sorbonne par Ernest Renan (reproduite dans Ernest Renan, *Œuvres complètes*, Calmann-Lévy, 1947, t. I). La décontextualisation en altère fortement le sens. La conférence de Renan est moins une apologie des idéaux démocratiques républicains qu'une réfutation point par point des arguments invoqués pour légitimer l'intégration de l'Alsace dans l'Empire allemand. Voir notamment Gérard Noiriel, *Population, immigration et identité nationale, XIX^e-XX^e siècle*, Hachette, 1992, p. 20-23.

siècle. La nation est alors une idée neuve et subversive, qui porte la contestation de la société d'ordres et d'un pouvoir monarchique se réclamant du droit divin ou du droit de conquête. Dans le cadre de la grande révolution idéologique qui s'engage, la nation est conçue comme une communauté de naissance, instituant une égalité et une fraternité de principe entre ses membres. La nation, à la différence d'un groupement de population défini par la sujétion à un même monarque, est posée comme indépendante de l'histoire dynastique et militaire : elle préexiste et survit à son prince. Ce qui fait la nation, c'est la transmission à travers les âges d'un héritage collectif et inaliénable. La création des identités nationales va consister à inventorier ce patrimoine commun, c'est-à-dire, en fait, à l'inventer. Quel est en effet le patrimoine symbolique et matériel que possèdent en indivision le junker prussien et le paysan bavarois ? Et celui du bourgeois toscan et du berger calabrais, ou du notaire normand et de l'artisan cévenol ? La réponse n'a initialement, c'est le moins qu'on puisse dire, rien d'évident. Il faudra plus d'un siècle d'intense activité créatrice pour constituer l'identité nationale des Allemands, des Italiens, des Français, et de tous leurs homologues européens. Cela implique, sinon d'abolir les identités préexistantes fondées sur le statut social, la religion ou l'appartenance à une communauté locale restreinte, du moins de les redéfinir comme caractérisations secondaires, subordonnées à l'identité nationale. L'organisation spatiale et hiérarchique des représentations est bouleversée par un double mouvement qui institue l'unité là où dominait le disparate et qui trace des frontières sur des espaces de continuum ou d'imbrication identitaire. La formation des identités nationales, au demeurant, ne consiste pas seulement en l'élaboration de références collectives nouvelles : elle s'accompagne d'un gigantesque travail pédagogique pour que des parties de plus en plus larges de la population les connaissent, et s'y reconnaissent.

La liste des éléments que doit posséder une nation digne de ce nom est aujourd'hui bien établie : des ancêtres fondateurs, une histoire établissant la continuité de la nation à travers les vicissitudes de l'histoire, une galerie de héros, une langue, des monuments culturels et historiques, des lieux de mémoire, un paysage typique, un folklore, sans compter quelques identifications pittoresques : costume, gastronomie, animal emblématique. Cette liste est prescriptive : les nations qui viennent d'accéder à la reconnaissance étatique à la suite de l'éclatement de la Yougoslavie, de la Tchécoslovaquie ou de l'URSS, ne cessent de manifester ostensiblement qu'elles y souscrivent parfaitement. Quant à la Padanie d'Umberto Bossi, elle a été pourvue d'un « Délégué à l'Identité culturelle » chargé de veiller à son exécution. Cette *check-list* identitaire est la matrice de toutes les représentations d'une nation. Elle fait le premier chapitre des guides de voyage et l'iconographie des billets de banque, elle est mise en scène dans les festivités accompagnant la visite d'un chef d'État étranger ou les célébrations nationales⁴. Mais le plénipotentiaire persan ou l'envoyé de Sirius dépêchés dans l'Europe du XVIII^e siècle eussent été bien en peine de la repérer, fût-ce dans les nations qui se targuent aujourd'hui de compter parmi les plus anciennes. Tout juste commencée dans l'Europe des Lumières, la liste identitaire a été constituée pour l'essentiel au cours du XIX^e siècle, élément par élément.

4. La série des éléments identitaires nationaux peut se prêter à des usages caricaturaux ou distancés. Le succès d'Astérix repose sur un comique d'anachronisme qui projette sur « nos ancêtres les Gaulois » la « check-list » identitaire française.

Le choix des ancêtres

Très logiquement, la construction des nations comme communautés de naissance commence par la détermination des ancêtres fondateurs de chacune. La revendication de filiation s'accompagne de l'énoncé d'un postulat : le Peuple est un musée vivant des grands ancêtres, dépositaire des vestiges de leur culture originelle. La tradition a permis, certes au prix d'altérations, la conservation à travers les âges du legs primitif. L'investigation de ces vestiges permet donc de le mettre au jour et, après reconstitution, de poser les authentiques fondements d'une moderne culture nationale. La démarche ethnographique apparaît donc comme voie d'accès privilégiée à l'archéologie du national. Cohérente avec la révolution idéologique qui fait du Peuple constitué en nation le seul détenteur de la légitimité du pouvoir, cette promotion de la culture populaire permet aussi d'établir un nouvel universalisme. L'hégémonie de la culture française, qui se pose en détentrice privilégiée du commun héritage gréco-latin, suscite en effet dans l'Europe du XVIII^e siècle une interrogation récurrentement énoncée par les érudits anglais ou allemands : comment créer des cultures nationales qui ne soient pas seulement des imitations, et par conséquent des versions inférieures, de la culture française ? La réponse est apportée par la promulgation d'une pluralité des fondements culturels de l'Europe. Elle correspond à un universalisme du particulier, excluant toute hiérarchie entre nations : chacune est dépositaire d'un héritage spécifique, égal en valeur et en dignité à celui que constituèrent Grecs et Romains de l'Antiquité. La fidélité à cet héritage est la seule mesure de la valeur d'une nation. Cet argumentaire est mis en forme dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, parallèlement aux premières opérations d'exhumation des cultures primitives qui seraient conservées au sein du Peuple. La plus éclatante est celle qui aboutit à la découverte d'un Homère calédonien, désigné sous le nom d'Ossian, auquel sont attribuées deux épopées, *Fingal* et *Temora*, publiées respectivement en 1761 et 1763. Le jeune poète James Macpherson déclare les avoir retrouvées et traduites du gaélique à partir de collectes qu'il aurait faites des chants populaires écossais. Une polémique durable s'engage aussitôt sur la véracité des propos de Macpherson : elle oppose de manière inconciliable ceux qui veulent à toute force croire à l'authenticité d'épopées trop désirées pour être contestables, et ceux qui, en vertu d'arguments philologiques, dénoncent une *forgery*. Mais les attentes en matière d'antiquités nationales sont telles que les épopées ossianesques suscitent par toute l'Europe un extrême engouement et enclenchent une intense collecte de chants populaires. Au demeurant, la culture populaire qui se trouve ainsi promue comme fondement de la culture nationale ne se confond nullement avec la culture vivante de la paysannerie : il s'agit bien plutôt d'un artefact, qui emprunte certes à cette culture populaire quelques éléments, mais qui est avant tout destiné à opérer un renouvellement de la culture lettrée. Se réclamant du précédent ossianesque, des groupes de jeunes Allemands, Suédois ou Russes colligent et publient chants épiques, sagas, ballades : les vieux guerriers Celtes, Germains, Vikings ou Slaves sont intensément mobilisés dans un double combat pour la refondation culturelle de l'Europe et la lutte contre les tyrannies de tous ordres.

Grand ossianophile, le théologien Johann-Gottfried Herder (1744-1803) lance d'innombrables exhortations à ses compatriotes, mais aussi à l'ensemble des érudits européens, pour recueillir les fondements de leurs cultures. En une formule devenue célèbre, il déclare que les chants populaires sont « archives du peuple, trésor de sa science, de sa théogonie et de ses cosmogonies. Ils sont le trésor des hauts-faits des pères, retracent leur histoire, portent l'empreinte de leur cœur, illustrent leur vie

domestique dans la joie et la peine, au lit nuptial et à la tombe»⁵. Auteur d'une anthologie de *Volklieder* (1778-1779) où il rassemble des textes des provenances les plus diverses, il développe une philosophie de l'histoire qui expose le nouvel universalisme, celui de l'égalité en dignité d'incarnations différentes d'une même essence. Condamnant l'artificialité des États constitués par le fait des guerres, il déclare seule légitime la formation politique constituée par un peuple ayant unité de caractère national. Et il insiste fortement sur l'importance d'une langue territorialement et socialement commune, comme expression et communion toujours renouvelée de la nation.

L'institution des langues nationales

Engagée en lien avec les collectes de littérature populaire et les premières ébauches de littératures se voulant authentiquement nationales, la constitution des langues nationales correspond à une complète révision de la cartographie linguistique de l'Europe, laquelle était caractérisée par une bigarrure de dialectes et de langues. Langue de cour, langue du culte, langue de l'enseignement ou de l'administration pouvaient sur un même espace être différentes et co-exister avec des parlers populaires diversifiés. Dans les États allemands protestants, la langue de l'enseignement religieux et primaire était l'allemand, alors que l'enseignement secondaire accordait une place majeure au latin et que la langue de cour et d'expression culturelle était le français ; la diète de Hongrie, au XVIII^e siècle encore, délibérait en latin⁶ ; la monarchie française, même si elle avait imposé précocement l'usage du français dans les actes administratifs et créé une Académie chargée de veiller à la pureté et au rayonnement de la « langue du roi », n'avait pas jugé utile de la faire pratiquer par l'ensemble de ses sujets. Une langue nationale, en revanche, a pour fonction d'assurer la totalité de la communication au sein de la nation : quelles que soient leur origine géographique et sociale, tous ses membres doivent la comprendre et l'utiliser, pour tous les usages. Elle doit permettre l'expression de toute idée, de toute réalité, des plus anciennes aux plus modernes, des plus abstraites aux plus concrètes. En elle aussi la nation doit s'incarner et s'illustrer. Les actuelles langues nationales sont issues d'un travail philologique qui dans certains cas fut considérable⁷. Il fut d'ailleurs mené selon des procédures communes, élaborées par

5. J.G. Herder, « Von der Ähnlichkeit der mittleren englischen und deutschen Dichtkunst », *Deutsches Museum*, novembre 1777, reproduit dans *Herder's Sämtliche Werke*, (sous la direction de B. Suplan), Berlin, Weidmann, vol. 9, 1893, p. 532.

6. Lorsque l'empereur Joseph II fait de l'allemand, par son rescrit de 1784, la langue administrative de l'Empire des Habsbourg, il se heurte à des oppositions violentes contre ce qui apparaît une germanisation forcée ; la révocation du rescrit, en 1790, réintroduit en fait le latin.

7. Parce que la formation des langues nationales s'inscrit dans des conflits politiques, géopolitiques et sociaux, les choix philologiques concernant le matériau linguistique de référence (dialecte, ancienne langue écrite) et l'alphabet peuvent donner lieu à des controverses vives et des arbitrages délicats. La création d'une langue nationale pour les Slaves du Sud fut opérée ainsi à partir d'un dialecte, le stokavien, utilisé par les Serbes, les Monténégrins islamisés et une partie des Croates, mais distinct du dialecte kajkavien initialement utilisé par le mouvement culturel constitué à Zagreb. Vuk Karadzic, qui joua un rôle important dans l'élaboration de la nouvelle langue fut encouragé dans cette entreprise par des philologues de l'Empire habsbourgeois et par Jacob Grimm. Codifié par une convention signée à Vienne en 1850 par des érudits croates, serbes et un Slovène, le serbo-croate fut défini comme langue unique transcrite selon deux alphabets. La langue roumaine, dont la codification s'effectua dans le sens d'une latinisation et d'une épuration des éléments turcs et slaves, fut transcrite en caractères cyrilliques jusqu'au milieu du XIX^e siècle ; le choix de l'alphabet latin marqua une prise de distance d'avec l'espace slave. La Norvège s'est retrouvée pourvue de deux langues nationales, l'une fondée sur les parlers paysans de l'Ouest (l'actuel nynorsk), l'autre sur le danois administratif pratiqué dans la capitale et progressivement « norvégianisé » (l'actuel boksmål). La création d'une langue nationale grecque a engendré un long conflit entre les partisans du démotique (qui se

des échanges entre érudits. Les frères Grimm, notamment, ont joué un rôle important dans la constitution à travers l'Europe d'un ensemble de références savantes permettant d'articuler codification de la langue, collectes de littérature populaire et constitution du patrimoine culturel national. Le travail philologique ne s'est pas limité à l'élaboration de grammaires et de dictionnaires : il a fallu souvent aussi engager d'intenses opérations visant à promouvoir l'usage de la nouvelle langue. L'«éveil national» dans la plupart des pays slaves, ou en Finlande, a associé ainsi à une très grande entreprise de réfection linguistique la création d'œuvres littéraires dans la nouvelle langue et la fondation d'associations ayant pour objectif de financer et de soutenir l'impression de livres et de périodiques afin de susciter un public. «Salons» littéraires et pièces de théâtre ont souvent aussi joué un rôle important dans la mise au point de la version orale de la nouvelle langue. La diffusion dans l'ensemble de la population, toutefois, ne s'est effectuée que lentement, par la mise en place d'un système d'éducation nationale, l'émigration rurale vers les villes et les media de masse.

Le Bildungsroman de la nation

À l'aube du XIX^e siècle, les nations n'ont pas encore d'histoire. Même celles qui ont déjà déterminé leurs ancêtres ne disposent que de quelques chapitres incomplets d'une narration dont l'essentiel est encore à écrire. Car l'historiographie d'une nation se distingue de celle d'une monarchie, pour le fonds et la forme. Elle doit mettre en évidence la continuité et l'unité de la nation comme être collectif au travers des siècles, en dépit de toutes les oppressions, de tous les revers, de toutes les trahisons. Et c'est un genre littéraire aussi jeune que l'idée de nation, le roman, qui va à la fois servir de modèle narratif pour les premières élaborations savantes d'écriture nationale et de vecteur de diffusion d'une vision nouvelle du passé. Les romans publiés à partir de 1814 par Walter Scott enthousiasment une jeune génération de lettrés, qui y trouvent l'inspiration d'une histoire à la fois résurrection et explication. Les premières histoires nationales, souvent d'inspiration libérale, et les romans historiques mettent en forme cette nouvelle représentation, constituée d'un récit continu et de scènes détachées qui, illustrant de manière exemplaire l'âme de la nation et son combat contre la tyrannie, dégageant des figures emblématiques de héros et d'anti-héros, fournissent des références pour les luttes contemporaines. La croissance considérable de l'imprimé va permettre une diffusion de plus en plus large du passé national⁸ ainsi construit, développée aussi par le théâtre⁹ et, plus tardivement, l'opéra. Parallèlement s'effectue

réfère aux parlars populaires) et ceux de la kathaveroussa (langue «purifiée» plus référée au grec de l'Antiquité). La création d'une langue nationale juive a également opposé les tenants du yiddish épuré et ceux de l'hébreu modernisé. Sur la question de la formation des langues nationales, cf. notamment Daniel Baggioni, *Langues et nations en Europe*, Payot, 1997.

8. La publication d'œuvres en feuilletons et en livraisons est un des vecteurs de cette diffusion large de l'histoire nationale. Voir notamment *Tapis-Franc, revue du roman populaire*, n° 8, 1997, «Histoire et roman populaire», textes réunis par Dominique Kalifa avec la collaboration de Johanna Köster.

9. La création de théâtres comme édifices nationaux est parfois explicitement présentée comme une tâche patriotique. En 1850, par exemple, est fondé en Bohême un Comité à cette fin qui lance un Appel à la Nation et souligne les fonctions d'éducation politique, morale et esthétique que remplira le futur théâtre national tchèque. Financé par des contributions patriotiques, le théâtre est inauguré en 1881. L'opéra *Libuse*, conçu pour cette inauguration, est un hymne à la nation qui s'appuie sur la légende des origines (la fondation de la première dynastie tchèque par le mariage de la princesse Libuse avec un laboureur) et s'achève par un passage en revue de tous les grands chapitres de l'histoire nationale. Le théâtre ayant été ravagé peu après son inauguration par un incendie accidentel, une souscription publique est lancée pour sa reconstruction : elle est couverte en quelques semaines.

toute une mise en forme iconographique des grandes scènes du passé national, qui va de la peinture historique aux gravures, voire à la décoration d'objets usuels, comme la vaisselle. Il est tout à fait remarquable que ces iconographies nationales soient entre elles très similaires, non seulement stylistiquement mais aussi thématiquement. Une exposition tenue au Deutsches historisches Museum de Berlin au printemps 1998 sous le titre *Mythen der Nationen, ein europäisches Panorama*, l'a mis en évidence par la présentation conjointe de l'iconographie historique constituée au XIX^e siècle de dix-sept nations européennes. Comme l'indiquent à cette occasion les historiens Étienne François et Hagen Schulze :

Ces mythes nationaux nous semblent, de nation à nation, extraordinairement semblables, si ce n'est interchangeables. Les différences d'un pays à l'autre, qui semblaient indépassables aux contemporains, nous paraissent aujourd'hui n'être que des nuances, des différences de degré, des variations au sein d'une structure parfaitement cohérente¹⁰.

Ce n'est pas seulement la conception de la nation qui est commune à toute l'Europe, mais aussi sa représentation. En fait, les échanges entre érudits, écrivains et artistes engagés dans la construction culturelle des identités nationales sont constants, de même que les transferts d'idées et de savoir-faire. L'observation critique des initiatives prises ici ou là, l'émulation et l'imitation des réussites est au cœur de la production identitaire. Les intellectuels français, d'ailleurs, n'ont de cesse de déplorer que leur nation soit en retard en ce domaine; énumérant les avancées anglaises, allemandes, russes ou espagnoles, ils déclarent regrettable que leur nation n'occupe pas en ce domaine la première position et lancent des appels pressants aux pouvoirs publics. Ailleurs, c'est plutôt à leurs concitoyens (particulièrement bien sûr quand la construction de la nation précède sa reconnaissance étatique) que les militants adressent leurs exhortations.

L'établissement des histoires nationales permet de donner une portée nouvelle à un mouvement né en France avec la Révolution et ailleurs avec les guerres napoléoniennes : la sauvegarde des monuments nationaux. L'émergence de l'idée de nation engendre une conception nouvelle : celle de patrimoine matériel collectif¹¹. Porter atteinte à cet héritage, c'est, comme le dit bien le terme de « vandalisme » inventé par l'Abbé Grégoire, être un barbare étranger à la nation. La propriété individuelle, fût-elle légitime, doit même en ce cas être soumise à l'intérêt national. Encore faut-il déterminer la composition de ce patrimoine national et la faire connaître. Tout un travail est donc mené, qui rattache des bâtiments à l'histoire nationale et les investit d'une valeur spécifique. La série des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*¹², richement illustrée de lithographies, effectue ainsi un relevé abondant de monuments historiques : elle indique aussi quelles sont les connaissances et le regard qui doivent être portés sur ces bâtiments. Et en 1831 paraît à Paris un roman historique dont l'héroïne éponyme est une cathédrale. L'auteur y donne un cours d'ar-

10. Étienne François et Hagen Schulze, « Das emotionale Fundament der Nationen », dans *Mythen der Nationen, ein europäisches Panorama*, catalogue de l'exposition du même nom, Deutsches Historisches Museum, 1998, p. 20.

11. Voir Dominique Poulot, *Musée, Nation, Patrimoine, 1789-1815*, Gallimard, 1997.

12. Isidore Taylor, Charles Nodier et Alphonse de Cailleux, *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, Paris, Didot, 1820-1878, 21 t. Des peintres comme Géricault, Vernet, Ingres ou Daguerre et des décorateurs de théâtre ont été sollicités pour l'iconographie des monuments.

chitecture et d'histoire nationales, avant de lancer un appel à l'action et à la pédagogie patrimoniales : «Conservons les monuments nationaux. Inspirons, s'il est possible, à la nation l'amour de l'architecture nationale.» Il est remarquable que la même année l'érudit Sulpiz Boisserée publie son *Domwerk* à la gloire de la cathédrale de Cologne. Une Association est constituée pour l'achèvement de la cathédrale rhénane, devenue métaphore de la nation allemande. En fait, c'est dans toutes les nations européennes que commence alors la formation d'un riche ensemble de monuments historiques patriotiquement et abondamment restauré au XIX^e siècle pour le rendre plus authentique, c'est-à-dire plus proche de ses représentations. La détermination progressive de l'architecture nationale fournit d'ailleurs à terme des références pour la réalisation de bâtiments neufs.

La nature nationale

Il est possible aujourd'hui d'évoquer très simplement une nation par un paysage : la publicité, les affiches touristiques le font régulièrement¹³. Si la lecture est généralement immédiate et sans ambiguïté, c'est qu'une codification de la nature en termes nationaux a été menée au siècle dernier. Le travail d'élaboration du paysage national est œuvre collective, menée aussi bien par les poètes et les romanciers que par les peintres. Ils déterminent dans les ressources naturelles, et selon une esthétique cohérente, des vues chargées de sens et porteuses de sentiment. Mais, pour représenter la nation, comment choisir entre montagne et plaine, mer, lac ou rivière, forêt et lande, sachant que nombre de pays possèdent une gamme assez étendue de possibilités? C'est souvent un principe de différenciation qui est mis en œuvre. Pour marquer une prise de distance radicale avec l'Autriche et ses sommets alpins, peintres et écrivains hongrois exaltent le paysage, a priori ingrat, de la Grande Plaine (la Puszta)¹⁴. La Suisse, en revanche, dont le territoire reste peu étendu en comparaison de ses vastes voisins, est illustrée en cimes prodigieuses et étincelantes. Le paysage national norvégien prend la forme du fjord immaculé de neige, dont la blancheur et la verticalité contrastent avec les verts pâturages de l'ancien possesseur danois et les non moins vertes forêts du nouveau possesseur suédois. Un paysage national est souvent associé à une saison (les pays méditerranéens ne sont guère représentés sous les frimas; ceux du Nord sont plutôt peints en automne ou en hiver). La détermination d'une végétation nationale précise le cliché (pins finlandais, bouleaux russes, chênes allemands, cyprès italiens). Le paysage national français est plus complexe, puisqu'il apparaît essentiellement sous la forme d'un ensemble de paysages régionaux très divers. Il est vrai que la France est un des grands lieux de formation des peintres européens et que certains de ses paysages (forêt de Fontainebleau, côte bretonne, plus tardivement côte méditerranéenne) servent de matrices à la constitution de paysages nationaux dans d'autres pays. Mais c'est aussi qu'au cours du XIX^e siècle se met en place une conception de la spécificité française fondée sur la variété des ressources naturelles du pays. La représentation de la France comme synthèse exceptionnelle de la diversité du continent, résumé idéal de l'Europe, deviendra, sous la Troisième République, un *topos* universitaire et politique. Elle a d'ailleurs un corollaire : la France, alliance har-

13. La détermination d'un paysage comme représentation d'une nation explique que le ministère des Biens culturels italiens, il y a quelques années, ait protesté contre l'utilisation de paysages toscans dans une campagne publicitaire pour des automobiles de marque suédoise.

14. Voir la thèse, actuellement en cours, de Réka Albert sur la création du paysage national hongrois.

monieuse des contrastes, est terre par excellence de la modération. Ce qui, en matière paysagère, s'exprime par un vallon herbeux légèrement ondulant, des arbres qui ne font pas forêt, un village dans le lointain, le tout sous un ciel serein mais sans lumière écrasante. Paysage de force tranquille et de conciliation des antagonismes...

La peinture de genre effectue parallèlement une autre détermination de la représentation du national en mettant l'accent sur un aspect éminemment pittoresque, mais récent, de l'iconographie : les costumes « traditionnels » des différents pays. Là encore, il s'agit d'une modification de la cartographie qui établit une codification vestimentaire non plus sociale, mais nationale¹⁵. Les « séries » et « recueils » de gravures sur les costumes paysans se multiplient à partir de la première décennie du XIX^e siècle. L'influence de l'illustration historique puis de la mise en scène théâtrale contribuent à en accentuer certains aspects spectaculaires : coiffes de plus en plus hautes, en manière de hennins, jeux de couleurs vives. Ces costumes dits paysans sont tout à fait inappropriés aux travaux rustiques : la peinture réaliste, d'ailleurs, continue à représenter les travailleurs de la terre dans des habits ternes et sans originalité. Mais leur finalité est emblématique plus que fonctionnelle et sociale. À partir des recueils de costumes pittoresques, tailleurs et couturières peuvent élaborer des tenues d'apparat pour une riche clientèle. Dans les nations en construction, le port de ce type de costume « national » peut faire office de manifeste politique, à l'occasion par exemple des « bals patriotiques » qui sont organisés en Europe centrale et orientale. La bourgeoisie urbaine, et même la paysannerie aisée, l'adoptent progressivement, notamment dans un contexte festif. Le plus original de ces costumes nationaux, le kilt écossais, fait l'objet d'une intense promotion à laquelle Walter Scott prête son concours¹⁶ : la famille royale anglaise finit même par l'arborer, à l'occasion de ses séjours à Balmoral¹⁷.

Les collections de costumes « traditionnels » forment le départ des premières expositions ethnographiques, comme il en apparaît dans les Expositions universelles. Ces grandes rencontres, qui se multiplient dans la seconde moitié du XIX^e siècle¹⁸, ne sont pas seulement l'occasion de montrer aux acheteurs et au grand public les innovations en matière technologique et les produits industriels. Ce sont aussi des exhibitions identitaires où chaque nation met en valeur son patrimoine ancestral. L'archaïsme (de conception récente) y est autant à l'honneur que la modernité. À l'Exposition universelle tenue à Paris en 1878, la section suédoise présente des dizaines de mannequins

15. Les premières descriptions de costumes populaires se font dans la perspective du « musée vivant ». Voir la description balzacienne d'un paysan breton (les Bretons ont été promus durant quelques décennies comme vestiges presque parfaitement conservés des ancêtres Gaulois) : « A partir du cou, il était enveloppé d'un sarreau, espèce de blouse en toile rousse plus grossière encore que celle des pantalons des conscrits les moins fortunés. Ce sarreau, dans lequel un antiquaire aurait reconnu la *saye* (*saga*) ou le *sayon* des Gaulois, finissait à mi-corps, en se rattachant à deux fourreaux de peau de chèvre par des morceaux de bois grossièrement travaillés et dont quelques-uns gardaient leur écorce. » (*Les Chouans*, [1829], *La Comédie humaine*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. VIII, p. 914-915). Assez rapidement cependant l'hypothèse de l'habit populaire comme vêtement des grands ancêtres est abandonnée. Le costume populaire est simplement dit traditionnel sans que son ancienneté soit précisée.

16. Sur la création du kilt et la codification des tartans, cf. Hugh Trevor-Roper, « The Invention of Tradition : The Highland Tradition of Scotland », dans *The Invention of Tradition*, (sous la dir. de Eric Hobsbawm et Terence Ranger), Cambridge, Cambridge University Press, 1983.

17. C'est en 1842 que la reine Victoria, descendante de la dynastie hanovrienne, et son époux le prince Albert, né Saxe-Cobourg-Gotha, prennent possession du domaine de Balmoral. Le couple royal, qui insiste pour que la décoration du château néo-gothique soit de style écossais, prend également des leçons de danse écossaise.

18. La première Exposition internationale (*International Exhibition*) est inaugurée à Londres en 1851.

costumés, dans des reconstitutions d'intérieurs paysans, ornés de peintures du paysage national accrochés au mur. Elle rencontre un énorme succès et la muséologie ethnographique européenne des décennies suivantes va s'en inspirer. Le concepteur de cette section suédoise est un philologue, Artur Hazelius, qui a ouvert au public en 1872 sa collection de costumes et objets traditionnels avec un but explicite : «utiliser les objets du patrimoine pour éveiller et stimuler les sentiments patriotiques du visiteur.» Le Nordiska Museet sert de modèle au Musée national d'ethnographie danois, ouvert en 1885 par Bernard Olsen, scénographe, illustrateur et directeur artistique de Tivoli à Copenhague. La Salle de France du Musée du Trocadéro, abondamment pourvue en costumes bretons, est inaugurée en 1884, le Musée berlinois des Costumes allemands et ustensiles domestiques populaires en 1889. Les capitales européennes sont rapidement pourvues de musées nationaux d'ethnographie. Oslo (1894) et Prague (1895) en sont même dotées avant toute reconnaissance étatique des nations norvégienne et tchécoslovaque. Dans le même temps sont fondées des sociétés nationales d'ethnographie, avec leurs revues qui publient des instructions de collecte et expliquent au public cultivé pourquoi et comment s'intéresser à la culture populaire dans une perspective patriotique.

Lorsque s'achève le XIX^e siècle, les éléments principaux de la «check-list» identitaire sont clairement établis et les procédures de constitution énoncées, ce qui fait que les nations nouvellement émergées peuvent rapidement rattraper leur «retard» initial. Pour la plupart des nations européennes, les grands ancêtres sont identifiés, la langue nationale fixée, l'histoire nationale écrite et illustrée, le paysage national décrit et peint. Les grandes musiques nationales, qui dans certains cas se présentent comme illustrations symphoniques de l'histoire et du paysage national ont été composées (par exemple l'ensemble *Ma Vlat* – Mon Pays – de Smetana ou *Finlandia* de Sibelius). Les grands monuments historiques sont déjà répertoriés et restaurés, les littératures nationales en plein essor et pourvues d'une histoire. Le folklore est collecté et muséographié. Les productions symboliques et matérielles des époques pré-nationales ont fait l'objet d'une nationalisation rétroactive. Le reste est surtout affaire de densification et de vulgarisation : au XX^e siècle, la représentation identitaire entre dans l'ère de la culture de masse.

Limites du national

La réussite du principe national, qui s'impose comme mode d'organisation étatique légitime, est cependant grosse de conflits. D'abord parce qu'elle pose concrètement un problème crucial : comment déterminer le territoire de la nation et poser ses frontières ? Les fondements de la construction du national établissent une égalité de principe entre nations authentiques et ne permettent théoriquement à aucune d'annexer le patrimoine d'une autre. Une nation digne de ce nom n'a le droit de combattre que pour protéger son héritage et pour récupérer ce dont elle a été spoliée (à l'intérieur de l'Europe du moins, puisque ce principe n'est nullement appliqué à la conquête coloniale). La philologie, l'ethnographie, l'histoire, l'archéologie ou l'anthropologie physique sont donc mobilisées pour établir des droits de propriété ancestrale sur un territoire. De là des surenchères sur l'antériorité de présence des aïeux et des controverses sur la continuité de leur occupation du sol. Encore récemment, l'histoire de l'Europe a illustré cette mobilisation des grands ancêtres dans les tragiques conflits

contemporains. Les dirigeants nationalistes serbes, ainsi, ont exalté, à grand renfort de publications académiques, de manifestations et de films, la bataille du Champ des Merles à l'issue de laquelle les ancêtres de la nation, vaincus par l'Empire ottoman, ont quitté la province du Kosovo : la population albanaise, dans cette perspective, n'aurait fait que profiter de cet abandon forcé par les Serbes du « berceau de leur nation ». Mais, à l'inverse, le régime d'Enver Hoxdha, dans son évolution nationale-communiste, avait développé la thèse selon laquelle les ancêtres revendiqués par la nation albanaise, les Illyriens, occupaient la région des siècles (et même des millénaires) avant l'arrivée des envahisseurs slaves dans la péninsule balkanique : archéologues, anthropologues et philologues étaient tenus d'en apporter les preuves. La question de la légitime appartenance de la Transylvanie à la Hongrie ou à la Roumanie alimente, particulièrement depuis le Traité de Trianon, de vives controverses – qui s'expriment même aujourd'hui sur sites Internet – sur le lien entre les Roumains et leurs ancêtres proclamés (les Daces ou Géo-Daces) et sur la continuité d'occupation du sol (les ancêtres des Roumains avaient-ils ou non délaissé leur territoire originel lorsqu'arrivèrent les ancêtres des Hongrois ?). On peut rappeler aussi que le peuplement de l'Alsace à l'ère préchrétienne (gaulois ou german ?) et les caractéristiques ethnographiques de la région ont alimenté des controverses « académiques » entre Français et Allemands.

Tout espace étatique est en fait a priori hétérogène, rassemblant des populations qui peuvent se réclamer d'appartenances nationales diverses, voire spécifiques. La Provence (étendue progressivement à tout l'espace de langue d'oc), la Bretagne, par exemple, ont fait au XIX^e siècle l'objet d'une construction identitaire sur le modèle commun européen : codification de la langue à partir de dialectes divers, élaboration d'une littérature dans cette langue, création d'associations et de journaux pour la diffuser, écriture d'une histoire pluriséculaire de résistance à l'oppression, relevés de folklore et ouvertures de musées, mise en scène de costumes et de danses, etc. L'entreprise du Félibrige mistralien, celle des érudits bretons, est par bien des points analogue à celle des créateurs d'identité nationale. Mais le contexte politique, économique et social était peu favorable à une revendication d'indépendance rencontrant une large adhésion : ces identités constituées ont été redéfinies comme identités régionales. D'une manière générale, en fait, la construction des identités nationales a été accompagnée par l'élaboration d'identités locales, conçues selon des modalités similaires ; mais elles ont été posées comme secondaires, subordonnées à l'identité nationale et non contradictoires avec elle. Tout un travail pédagogique a été accompli pour établir ce rapport. Ainsi se sont multipliées les représentations de la nation qui en faisaient le merveilleux assemblage de diversités complémentaires. Des manuels scolaires, comme *le Tour de la France par deux enfants*, ou *le Merveilleux Voyage de Nils Holgersson*¹⁹, apprenaient aux écoliers que leur pays était riche de diversités n'ayant de sens que par leur assemblage. Les défilés de groupes folkloriques en costumes, les villages ethnographiques des Expositions internationales qui rassemblaient des bâtiments évoquant toutes les régions de la nation, les cartes gastronomiques et touristiques, ont également diffusé largement cette représentation. Il n'en demeure pas moins que les identités régionales ainsi élaborées, par leur similitude avec les identités nationales, peuvent assez aisément être adaptées pour une revendication d'indépen-

19. G. Bruno (Mme Fouillée), *Le Tour de la France par deux enfants, Devoir et Patrie*, 1878 ; Selma Lagerlöf, *Le Merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la Suède*, 1907.

dance. L'émergence actuelle de micro-nationalismes en témoigne, dans une situation marquée à la fois par l'impuissance des États-nations à jouer le rôle politique et social qui fut le leur et l'effondrement du principe concurrent : l'internationalisme.

L'Europe, creuset initial des identités nationales, a aussi été l'espace historique d'élaboration d'un principe d'identité collective antagoniste. La révolution industrielle, dont les prémisses sont contemporaines de la naissance du principe national, a fait naître de nouveaux groupes sociaux et mis en évidence les limites du principe d'égalité au sein de la nation. L'internationalisme sur base de classe contre l'union nationale sur base interclasses : cette opposition constitue un des axes principaux de l'histoire européenne du XX^e siècle. Mais il y a eu souvent co-existence entre identité de classe et identité nationale : que l'une ait été mise en avant dans une conjoncture politique précise ne signifie pas nécessairement le rejet de l'autre²⁰. L'effondrement des régimes se réclamant de l'internationalisme marxiste, en revanche, donne désormais une puissance considérable à l'idée de nation comme communauté solidaire assurant à chaque individu une place qui ne soit pas déterminée exclusivement par son statut économique. Alors que la «mondialisation» du capitalisme restreint aujourd'hui le contrôle des États-nations sur la production de richesses et leur répartition, la nation apparaît comme un refuge, sa disparition une terrible menace pour la cohésion sociale et les conditions d'existence des plus démunis.

La situation actuelle porte sans doute à son point extrême les paradoxes originels du modèle national. La formation des nations a été intrinsèquement liée à la modernité économique et sociale, la transformation des modes de production, l'élargissement des marchés, l'unification et la rationalisation des procédures de connaissance et d'échanges. Ce n'est pas un hasard si les identités nationales sont issues d'un même modèle, fondamentalement transnational. Elles sont ainsi toutes spécifiques – c'est leur fonction – mais comparables terme à terme. Cette standardisation est probablement un facteur majeur dans la réussite et la généralisation de cette nouvelle forme d'identité collective. Mais elle est d'autant plus efficiente qu'elle est obliérée : les identités nationales ne sont pas perçues comme le produit d'une reconfiguration

20. Voir pour l'interpénétration des représentations, la description littéraire du défilé marquant solennellement l'ouverture du Congrès international socialiste de Bâle en 1912 : « Au rouge des drapeaux se mêlait tout un parterre de couleurs, ornements, costumes. Douze fanfares jouaient des airs qui se chassaient l'un l'autre, du *Ranz des vaches* à *L'Internationale*. Là-dessus, sans arrêt déferlait le refrain des cloches. En tête du cortège cent cyclistes du parti socialiste. [...] Puis venaient les jeunes socialistes de Bâle. Ici commençait l'idylle. C'étaient des centaines de jeunes gens en costume national; imaginez des petits Guillaume Tell de vingt ans marchant en foule, avec le petit chapeau, la chemise aux manches larges, les bretelles vertes, le genou nu sortant de la culotte, l'arbalète au côté. [...] Derrière le cortège des Guillaume Tell venaient les jeunes filles. Vêtues de blanc, avec des robes à l'antique, mêlant ainsi les époques et les mythologies. [...] Des enfants en blanc avec de courtes tuniques agitaient des palmes sur lesquelles il était écrit en lettres d'or qu'il est plus glorieux de sécher les larmes que de répandre des torrents de sang. Et juste derrière ce groupe marchaient, non pas le Christ entrant à Jérusalem, mais dans leurs vêtements sombres Jaurès et Kautsky. Les délégués s'avançaient sous les drapeaux. [...] La plupart n'étaient pas de simples oriflammes rouges, mais portaient des emblèmes corporatifs qui ramenaient le défilé en plein Moyen Âge. [...] Les groupes nationaux, séparés par un intervalle marqué, se succédaient en chantant, les Allemands, les Hongrois, les Croates, les Français, les Belges, les Anglais, les Russes. Les chants n'étaient pas les mêmes : chaque pays avait sa chanson. Les Français ne savaient que *L'Internationale*. » Aragon, *Les Cloches de Bâle*, 1934, cité dans l'édition des œuvres romanesques complètes, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1997, p. 994-995.

homogénéisante des différences, mais comme des formations *sui generis* et parfaitement autonomes. La représentation des nations a aussi pour particularité d'être fondée sur un déni du changement, en exaltant l'archaïsme et l'immobilité d'une communauté a-temporelle existant de toute éternité. Le culte de la tradition, la célébration du patrimoine ancestral ont été sans doute un efficace contrepoids permettant aux sociétés occidentales d'effectuer durant les deux derniers siècles des changements radicaux sans basculement dans l'anomie. Mais cette disjonction entre représentation et réalité constitue sans doute désormais une des grandes fragilités des sociétés contemporaines, confrontées à une nouvelle mutation technologique et économique. La construction de nouvelles identités collectives, articulées sur des projets politiques à la mesure des transformations en cours, implique la prise de conscience de l'historicité du modèle national et de ses représentations.

(CNRS, Paris)